

## LES PYRENEES DE L'OUEST VUES AU FILTRE DE L'OURS

B.Besche-Commenge – ADDIP – décembre 2007

En 1999, l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature) publiait un ouvrage intitulé: "Bears: Status Survey and Conservation Action Plan", que l'on peut traduire "Ours: Statut, répartition et plan d'action pour la conservation", car tel est bien son contenu, pays par pays en Europe, Asie, Amérique du Nord.

Je propose ici simplement deux courtes traductions de ses 320 pages: celle d'un bref passage de l'introduction, et de longs extraits de l'article de J.J. Camarra: "*Statut et gestion de l'ours brun en France*". On trouvera les textes intégraux en téléchargeant cet ouvrage au lien indiqué ci-dessous.

Ces traductions ne peuvent rester sans commentaire : j'en proposerai deux; l'un à la suite de la première traduction, l'autre en note à l'article de J.J. Camarra, mais c'est le contenu de cet article, et surtout ce qu'il ne dit pas, la façon à mon sens très réductrice, focalisée, dont il analyse et « traite » le milieu pyrénéen concerné, qui justifie ces deux commentaires.

---

### [Bears: Status Survey and Conservation Action Plan](#)

Compiled by C. Servheen, H. Herrero and B. Peyton and the IUCN/SSC Bear and Polar Bear Specialist Groups - IUCN 1999 - ISBN: 2-8317-0462-6 - [Télécharger](#) - PDF (18 Mb) - 306 pages

### 1-A) - Introduction

St. HERRERO, Professeur de Sciences de l'Environnement, Université de Calgary, Alberta.

**Page 4** : *Is symbolic /.../for bear survival.* /Pour que le lecteur les retrouve facilement dans le texte en anglais, j'indique la page et, en italique, le début et la fin des paragraphes traduits/

/Après avoir rappelé quelques aspects de la symbolique de l'ours, Herrero écrit, dans l'introduction/

« Cette représentation symbolique des ours est elle suffisante ? Nous ne le pensons pas, mais maintenir des populations d'ours et l'habitat dont ils dépendent est difficile. En fin de compte, la conservation dépend de la façon dont les gens attribuent de la valeur aux ours et à la nature. En France, ne survit qu'une poignée d'ours (voir Camarra dans ce volume). L'activité humaine occupe à ce point le paysage qu'il semble qu'il n'y ait pas de place pour eux. Dans d'autres parties de l'Europe, des tentatives de réintroduction ont été faites, mais trouver suffisamment de place pour les ours n'est pas facile. Là où il en existe encore à l'état de relique, comme dans le Parc National des Abruzzes ou dans les Monts cantabriques au nord de l'Espagne, d'importants programmes de conservation expliquent leur survie. »

### 1B) – Commentaire:

Cette analyse non dogmatique pose objectivement le problème sous jacent à toutes les opérations de réintroduction ou maintien de populations d'ours dans les zones européennes aujourd'hui au centre des débats.

En Slovénie, et surtout en Russie (environ 120.000 ours bruns), densité de population ursine + présence sans interruption de cette population depuis des siècles + nature et superficie de l'habitat approprié n'ont rien à

voir avec ce qu'elles sont dans les trois régions de la « vieille Europe » citées par l'auteur (en Slovénie cependant les ours sont nourris, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, notamment avec des cadavres d'animaux d'élevage <sup>(1)</sup>).

De ces trois régions, la France est ici reconnue comme celle où les conditions objectives, sont les moins favorables à l'ours, mais Italie et Monts cantabriques sont à peine mieux lotis. Dans tous les cas la place est insuffisante pour permettre la vie naturelle de ces animaux en nombre suffisant (*finding space for bears isn't easy*). « Leur survie » (*bear survival*) n'est possible que par le volontarisme permanent de « programmes de conservation » puisque le milieu, en lui-même, ne permet pas cette autonomie qui ailleurs assure la présence naturelle de l'espèce dans de vastes espaces sauvages.

Dans les Monts cantabriques, ces « importants programmes de conservation » sont sans cesse remis sur le chantier (voir par exemple les attendus et annexes du Décret 9/2002, du 24 février 2002, «*qui révisé le plan de récupération de l'ours brun dans les Asturies*»), et aujourd'hui encore, la population d'ours n'est considérée par aucun scientifique comme tirée d'affaire :

- octobre 2003 (Conservation Biology, Volume 17, N° 5), deux biologistes allemands et deux espagnols (Javier Naves, Miguel Delibes, on retrouve leurs noms partout) publient une étude sur la qualité de cet habitat dans les Asturies, conclusion : « **Nos analyses peignent un *tableau pas très optimiste des conditions d'habitat de l'ours brun dans le nord de l'Espagne* /.../ cet habitat présente une *proportion élevée de caractéristiques sous optimales, situation caractéristique de nombreuses espèces dans des zones fortement humanisées.* »**

Le même Javier Naves, le 2 novembre 2005, dans une interview à *La Nueva España* souligne le consensus scientifique sur le nombre d'ours nécessaire pour que la population soit naturellement viable : « *des centaines d'ours sur des milliers de kilomètres carrés* ». Il en conclut alors logiquement que la population d'ours dans la Cordillère ne peut : « *être considérée viable* ». Et il pointe le paradoxe suivant: limitée à son chiffre actuel, « *il faut alors envisager d'avoir toujours cette population en « soins intensifs » sous assistance respiratoire, alimentaire, et en interchangeant les bêtes* » pour assurer la reproduction en évitant la consanguinité. Quant à l'habitat : « *je ne sais pas si nous avons l'espace suffisant. **Où allons-nous les mettre ? Ils ne peuvent pas trouver place dans les Asturies*** ».

A quoi G. Palomero, président de l'association « Fundación Oso Pardo » répliquait, le même mois dans le même journal, que de 93 à 2003 la population avait augmenté, et que « *c'est cela qui importe, et pas la discussion académique quant aux références nécessaires pour qu'une population soit viable* ».

En 2000 pourtant, l'analyse de J. Naves *quant aux références nécessaires*, était aussi celle de G. Palomero : « *Il faut tenir compte du fait que, au niveau mondial, on associe la viabilité d'une population d'ours à plusieurs centaines d'individus sur des superficies de plusieurs milliers de km<sup>2</sup>* » (Publicaciones de Biología de la Universidad de Navarra, Serie Zoológica, 26: 129-135, 2000).

---

<sup>(1)</sup> C'est un fait qui n'est plus discutable, voir "Problems related to supplemental feeding of brown bears in Slovenia: to feed or not to feed?" Adami M., Jerina K., University of Ljubljana. 16<sup>th</sup> International Conference on Bear Research and Management – Sept 27<sup>th</sup> – Oct 1<sup>st</sup> 2005 – Riva del Garda – Trentino – Italia. Résumé pages 48-49.

Vérité à géométrie variable selon que l'on s'exprime dans une publication scientifique ou que le militant l'emporte sur le scientifique dans un quotidien ?... Ou l'aveu implicite d'une incessante contradiction entre viabilité réelle et résultats concrets des programmes accumulés, et l'irritation que cela suscite lorsque cette contradiction est soulignée ?...

Ce qu'il faut bien nommer dans ce cas une palinodie, pose effectivement les limites du volontarisme lorsqu'il entend ainsi « refabriquer » une nature dans des milieux qui restent fortement humanisés et sont, depuis des millénaires, le produit de l'action de l'homme tout autant que de la nature elle-même : milieux dits « semi-naturels », auxquels le récent Grenelle de l'environnement s'est particulièrement intéressé à propos de biodiversité et de développement « durable »

. On ne peut faire l'impasse sur ces questions, à moins de ce militantisme sectaire qui relève du talibanisme écologique, pas du tout d'une réflexion saine sur les très complexes problèmes en cause.

Importations d'ours slovènes en place de populations autochtones disparues (France, Trentin), maintien « *sous perfusion* » d'une population à l'effectif insuffisant dans un habitat aux caractéristiques « *sous optimales* », dans tous les cas on reste dans le domaine de l'artifice, d'une nature reconstituée, reconstruite selon des modèles toujours discutables, comme tout modèle : ces discussions, remises en cause, changements de paradigmes sont le fonctionnement même de la démarche scientifique, et c'est elle qui préside (ou devrait présider) aux programmes en question.

L'oublier, présenter ces programmes comme des évidences indiscutables, allant de soi, serait une supercherie intellectuelle, et le débat, toujours ouvert, sur les conditions de viabilité d'une population d'ours est bien la preuve ... de ce débat !

De telles « reconstructions », au moins partielles, jamais parfaites, lentes à produire leurs effets, sont certes parfois indispensables : de tant de sites sur le territoire de l'ex URSS, à tout près de chez nous celui des mines d'or de Salsignes dans l'Aude, et tant d'autres en France, la liste en est presque décourageante ... Mais les Pyrénées, les Alpes, le massif cantabrique ... qui songerait à placer ces montagnes dans le même sac ?

Lorsqu'on essaie de prendre de la distance par rapport aux problèmes ponctuels - ours et loups en ce moment ; lorsqu'on essaie de raisonner non pas en se focalisant sur telle ou telle espèce sauvage emblématique mais sur l'ensemble de ce que les spécialistes appellent, dans ce cas, des « éco-agro-systèmes », on voit bien que le devenir de ces milieux demande une réflexion globale, aussi complexe que le sont ces milieux dans toutes leurs composantes, et l'homme en fait partie.

En posant comme préalable, comme allant de soi, comme indiscutables, les grands prédateurs à propos desquels nous faisons tous beaucoup trop de bruit aujourd'hui (les uns par militantisme, les autres parce qu'obligés de répondre à ce militantisme), en procédant ainsi certains mettent tout simplement la charrue avant les bœufs. Ils bloquent l'indispensable débat de fond en imposant LEUR marotte dès le début, avant même tout diagnostic indépendant et contradictoire (comme doit l'être tout diagnostic) de l'état des lieux, des besoins, et des multiples voies entre lesquelles choisir. Pire, sans tenir compte des diagnostics existants, ni des autres actions en cours que celle qu'ils défendent bec et ongle et qui souvent saborde ces actions.

Nous perdons ainsi en débats guerriers un temps et une énergie qui seraient beaucoup mieux investis dans cette réflexion globale.

Ce n'est pas le lieu ici d'aborder ces problèmes de fond ; par leur complexité, il est impossible en trois paragraphes ne serait-ce que de les effleurer. L'ADDIP y travaille par ailleurs, a déjà publié des éléments ponctuels de réflexion, prépare des travaux et des activités autour de ces questions (colloque notamment).

L'article de « *Bears: Status Survey and Conservation Action Plan* » dont je traduis à présent les passages essentiels, offre une image très révélatrice des positions auxquelles on est conduit lorsqu'on reste uniquement focalisé sur une espèce emblématique telle que l'ours.

Inutile de présenter l'auteur : J.J. Camarra est connu de tous ceux que concerne la problématique « ours » dans les Pyrénées. Il s'agit plus particulièrement des « *Pyrénées de l'ouest* », mais l'on a vu depuis cette publication (1999) comment cette « analyse » est aujourd'hui projetée sur les deux versants de la chaîne.

Le propos est quand même très étrange : en fait, les caractéristiques du milieu telles qu'elles sont très superficiellement décrites sont bien celles d'un éco-agro-système, depuis longtemps plus du tout « naturel » de forme primaire. Milieu anthropisé dont les caractéristiques spécifiques, l'intérêt humain qu'il présente, les richesses propres sur le plan de la biodiversité, ne sont envisagés qu'à travers la loupe déformante « ours » : c'est dire que ce milieu n'intéresse pas du tout pour et par lui-même, il n'existe que par le prédateur, c'est lui, et lui seul, qui lui donne sens et valeur.

Qu'il puisse offrir une grande richesse sur de très nombreux autres plans, que l'absence du prédateur puisse n'avoir pas empêché le maintien voire l'enrichissement de multiples autres formes de biodiversité (notamment ces biodiversités agricoles et ordinaires que le Grenelle de l'Environnement vient de replacer au centre des préoccupations) : tout cela n'est même pas évoqué, ne serait-ce que pour le réfuter ensuite.

Et l'on peut lire alors cette phrase étonnante : « *En fait, toutes les zones d'où l'ours a disparu dans la dernière décennie ne sont plus adaptées aux ours* ». Et si c'était l'ours qui n'était pas adapté à ces zones ? Si ce milieu naturel ET humain avait, depuis bien plus longtemps d'ailleurs, évolué en sorte que l'ours n'y ait plus son biotope spécifique, sans pour autant que le milieu en ait perdu sa richesse propre ? Une richesse différente, une biodiversité différente, mais richesse et biodiversité cependant ?

Car il s'agit bien de « *toutes les zones* » (*all the areas*), pas du tout de telle ou piste, tel ou tel aménagement que l'on peut tout à fait juger inutile et néfaste au milieu, ce que je pense au demeurant de certains de ces aménagements. Et, pourtant, même sans l'ours soi disant « espèce parapluie » (en ex-URSS, le parapluie devait refuser de s'ouvrir !), les Pyrénées ne sont-elles pas encore suffisamment gorgées de ces valeurs que nous appelons « naturelles » pour que tant de zones Natura 2000 occupent leur territoire ?

Parce que plus d'ours, la nature dans les Pyrénées - nature à visage humain, pas pure sauvagerie - serait devenue elle aussi une anti-nature ? Salsignes ou Tchernobyl en plus petit, moins visible, moins grave certes mais ... ? Tous les citadins qui viennent là pour y retrouver ce que les villes n'offrent pas se tromperaient de destination ? Parce que pas d'ours, fausse nature qui leur serait offerte ?

J'y reviens dans une note à cette traduction, le fonctionnement de cet article fait penser à un médecin, un peu charlatan peut-être, qui disposerait d'une potion qui lui semble essentielle, le centre du monde, l'étoile qui illumine toute sa vie. Il chercherait alors à la faire avaler à un corps dont, par ailleurs, il ne retiendrait qu'une image déformée par la valeur, presque magique, qu'il attache à cette potion. Et si le corps en question résiste, se rebiffe, c'est que, décidément, il n'a vraiment rien compris à son état ni à son intérêt ...

Autre lieu, autre prédateur (le loup), même monde et même fonctionnement : je proposerai ensuite la traduction d'un bref article espagnol du 20 juillet 2007. Il montre bien comment cette vision sélective donc réductrice des montagnes, s'inscrit dans tout un courant de pensée qui n'a pas de frontière.

Au delà des mots, il s'accommode assez bien des dégâts humains, culturels, et même naturels, qu'il passe ainsi « à fonds perdus » dans son grand livre (le sien, on peut en lire d'autres) des pertes et profits ...

---

## **2A) – Status and management of the brown bear in France - Jean Jacques Camarra** **Statut et gestion de l'ours brun en France – (Extraits)**

**Page 69** – *The average value /.../ per 44 to 58km<sup>2</sup>.*

La valeur moyenne de l'aire de répartition est un ours sur 62 à 84 km<sup>2</sup>. Dans la partie centrale, la zone de présence régulière atteint 44 à 58 km<sup>2</sup> par ours.

**Page 70** - *In the Western Pyrenees /.../ one year to the next.*

Dans les Pyrénées de l'ouest, on suppose que les caractéristiques naturelles de l'habitat sont encore appropriées à une population viable d'ours bruns. L'exploitation des bois par coupe sélective est la pratique la plus courante, mais l'impact de cette technique sur le milieu reste faible, et en général limité à l'évacuation des grands arbres et à la perte d'habitat due à l'érosion le long de pistes isolées. La production des akènes / « nuts » = les noix, mais il faut entendre ici tous les fruits secs susceptibles de servir d'alimentation: noix, noisettes, faines, châtaignes, glands etc .../ par les arbres est irrégulière d'une année sur l'autre.

*The most /.../ (Capreolus capreolus, Rupicapra pyrenaica).*

Les fruits les plus recherchés par l'ours sont très rares (châtaignier) ou essentiellement limités aux zones les plus basses (chênes), mais ils ne sont pas facilement disponibles en tant que produits de l'action de l'homme. Les pâturages sont très faciles d'accès, ce qui amène de nombreux troupeaux à fréquenter l'habitat des ours ; des feux incontrôlés sur des sites clefs peuvent entraîner des modifications de milieu dans certains habitats propices à l'activité diurne des ours : forêts de buis, de hêtre, de noisetiers et de chênes. On ne connaît pas grand chose de la compétition alimentaire entre ours et sanglier au printemps et à l'automne. Comme proie potentielle, les grands ongulés sont absents (cerfs) ou leur densité est extrêmement faible (chevreuil, isards).

*During the last 25 years, /.../ the major pre-denning period.*

Au cours des 25 dernières années, de nouvelles routes ont permis davantage d'accès à des sites isolés. La perturbation humaine s'est accrue de façon dramatique dans ces zones qui malheureusement incluent de nombreux sites d'alimentation potentiels et bien connus. La chasse au sanglier, avec des chiens, peut déranger l'ours au cours de la période si essentielle de la pré-hibernation.

*In the main valley bottom /.../ populations on each side.*

Dans le principal fond de vallée de l'habitat de l'ours, une route à plusieurs voies doit être élargie pour le trafic international. Sans précautions, ces travaux vont fragmenter l'aire en sous-zones trop petites pour permettre de chaque côté l'existence d'une population d'ours viable.

*In fact, all the areas recently /.../ by the local people for remote places.*

En fait, toutes les zones d'où l'ours a disparu dans la dernière décennie ne sont plus adaptées /"managed"/ aux ours. Si rien n'est fait immédiatement, nous perdrons non seulement les ours mais aussi toute possibilité de les récupérer. La conservation d'une population d'ours en très grand danger

doit souvent s'accompagner de restrictions des activités humaines. Et donc des groupes importants et influents comme les chasseurs et les éleveurs s'opposent au plan de protection. En fait, la présence de l'ours perturbe l'organisation des activités traditionnelles mises en œuvre par la population locale dans des secteurs isolés <sup>(2)</sup>.

**Page 71 - *Although in France, habitat /.../ in bear protection concerns.***

Quoique, en France, les facteurs concernant l'habitat aient dans l'immédiat une influence moindre que la taille de la population, leur gestion est la clé de voûte de tout plan de récupération. Un tel plan doit améliorer les conditions de vie des quelques individus restants et permettre que le public en général et la population locale s'engagent dans la protection des ours et se sentent concernés.

*1. Guidelines should be applied /.../ big stands of timber.*

1 - Les directives doivent être mises en œuvre dans une zone qui sera officiellement désignée « zone de récupération franco-espagnole » avec une aire de répartition d'au moins 1000 à 2000 km<sup>2</sup>, pour une population d'ours viable estimée à 70-90 individus (Shaffer, 1984 <sup>(3)</sup>). L'actuelle aire de répartition doit être gérée en quatre zones différentes : a) étendue sauvage dans les sites clés (repos, zone d'automne, pré-hibernation et hibernation, zones d'alimentation) ; b) aires où seules les activités traditionnelles sont autorisées ; c) aires intermédiaires avec accès limité pour les véhicules ; d) aires sujettes à étude d'impact environnemental pour l'exploitation forestière importante.

*2. Human activities /.../ key periods.*

2 - La répartition de l'activité humaine dans le temps doit être modulée en fonction de l'utilisation saisonnière de l'habitat par les ours, avec interruption de toute activité lors des périodes clés.

---

<sup>(2)</sup> Note du traducteur: « *remote places* », « *secteurs isolés, reculés, situés dans les confins* », à elle seule cette « notion » demanderait de longs commentaires : jamais aucun de ces lieux n'a été et n'est pas davantage aujourd'hui « isolé » du milieu global qu'est l'éco-agro-système en question : il s'étend des fonds de vallée aux sommets.

Au contraire, forêts, pelouses intermédiaires, et pelouses d'altitude ont toujours été intégrées dans les stratégies vitales et les réseaux de déplacements des populations. Sans le rôle clef de la montagne, aucune collectivité humaine n'aurait pu vivre, et les éleveurs aujourd'hui sont confrontés à la même nécessité.

L'auteur connaît cette histoire humaine du massif, le choix du terme « *remote places* » n'est donc pas le fait de l'ignorance. C'est un choix idéologique, sous-tendu par cet a-priori que nous signalions dans notre commentaire au texte introductif de Herrero, beaucoup plus mesuré, lui, et objectif : l'emblème « ours » est posé comme un préalable, une évidence indiscutable, avant même toute analyse du milieu dans sa globalité. Lorsque, ensuite, des éléments majeurs de cette globalité sont mentionnés, ce ne peut être que comme parasites, collés, telles des sangsues, aux marges du milieu, petites niches isolées à contraindre.

C'est un peu, je l'ai dit, comme si on trouvait qu'une personne est en mauvais état parce que lui manque un élément auquel on accorde soi-même une place centrale; on chercherait alors à lui fournir cet élément ; et tout ce qui, par ailleurs, lui permet pourtant d'exister pleinement, de façon tout à fait satisfaisante, mais ne colle pas avec cet élément, deviendrait une gêne, un truc marginal qui peut disparaître sans influencer sur l'individu que l'on prétend ainsi soigner. Médecine moliéresque, qui invente le malade, la maladie, parce qu'elle a ce qu'elle croit un médicament, et veut à tout prix le placer...

A moins bien sûr, de penser que les Pyrénées telles qu'elles existent, sans ours depuis longtemps sinon à l'état de reliques finissantes, sont un « grand corps malade », où il faut « recréer » la nature un peu comme en ces nombreux sites, eux véritablement abîmés. Ce serait assez osé !

<sup>(3)</sup> Note du traducteur: La référence précise concerne le grizzly : Shaffer M. 1984. Determining minimum viable population size for grizzly bears. *Int. Conf. Bear Res. and Manage.*5:133–139.

3. *Carrying capacity should be /.../ bear habitat quality.*

3 – La capacité de charge doit être améliorée en développant la diversité des espèces comestibles, notamment les places à chênes, châtaigniers, et myrtilles. Pour la stratégie à court terme, il est nécessaire de planter des vergers, de l'avoine et des champs de blé (ou de maïs, si texte en anglo-américain). Durant les périodes où les ressources alimentaires seront faibles, il est indispensable de prévoir des points de nourrissage. Les feux organisés, une pratique courante dans la gestion des pâturages, doivent être strictement contrôlés afin d'améliorer la qualité de l'habitat des ours.

4. *Management of /.../ from ranging freely.*

4 – La gestion des activités humaines doit être adaptée dans certains couloirs de basse altitude, comme les larges routes qui parcourent les fonds de vallée, à la fois à l'intérieur de l'aire de répartition actuelle des ours, et dans les aires à récupérer à l'avenir.

5 – La liberté de parcours des troupeaux devrait être restreinte

---

### **3) – Ailleurs ...**

Ce qui se produit en Asturies avec les loups est une situation extrême qui dure depuis plusieurs années ; les positions des uns et des autres en prennent une tournure que nul ne peut souhaiter comme avenir chez nous.

Cela explique la violence du propos ci-dessous. Le *regidor de pastos* de Covadonga, qui s'exprimait ainsi dans la presse asturienne cet été, remplit dans cette partie des Picos de Europa un peu la même fonction que les *majouraus* autrefois sur les estives pyrénéennes, mais en plus important : il est le représentant élu des éleveurs des diverses paroisses d'un canton, chargé de la gestion de l'ensemble des estives que chacune fréquente, responsabilité et travail énorme qui ne sont pas confiés à n'importe qui.

On attend de lui certes des compétences techniques, mais aussi une capacité psychologique et diplomatique à gérer au mieux l'intérêt de chacun, et celui de la collectivité en même temps, les conflits potentiels qui peuvent naître à tous propos: entre estives placées sous sa responsabilité, avec les montagnes voisines et leur propre *regidor*, avec les autorités politiques aussi, quel qu'en soit le niveau, concernées à plusieurs titres par la gestion de ces montagnes et la place de l'élevage dans l'économie asturienne et celle de l'Espagne.

Le ton peu diplomatique qu'il adopte ici n'en est que plus percutant. Il faut vraiment que la situation soit devenue invivable, que la crise ait amplement dépassé le stade où l'on se dit encore : on peut sans doute discuter, s'en sortir calmement ... C'est désolant. Il faudrait quand même éviter, pour des espèces sauvages par ailleurs nullement menacées dans le biodiversité planétaire, de créer des contextes où l'on réduit ceux qui travaillent dans et pour les montagnes, à de telles impasses, et un tel désespoir.

On peut espérer que cet appel au secours ait été réellement entendu : fin octobre, le Gouvernement Central lui-même, à Madrid, déclarait que le contrôle des populations de loups est d'autant plus justifié que l'on a pu constater « *l'insuffisance des parcs électrifiés à atténuer la pression du loup sur les troupeaux qui pâturent à l'intérieur des Picos depuis des temps immémoriaux* ».

C'est d'autant plus intéressant que, comme en France avec loups venus d'ailleurs et ours importés, on affirmait jusqu'alors que ces clôtures et le regroupement des bêtes (absurde dans les Picos aussi) étaient la parade miracle contre ces prédateurs !

### Conservationnisme mal compris - La Nueva España – 20 juillet 2007

José Antonio García Álvarez (régisseur des estives de la montagne de Covadonga)

On se sent stupéfait et impuissant lorsqu'on est confronté à cette situation: pleine d'une ardeur vengeresse contre l'organisme qui lui a assuré de quoi manger pendant de longues années (le parc national des Picos de Europa), une personne se retranche sous le parapluie d'une association écologiste dont elle est le seul membre (ULEX), et se permet de juger la façon dont tant et tant de familles, aujourd'hui même, essaient de gagner leur pain quotidien avec leur dur travail d'éleveur, dans le contexte difficile que traverse la campagne asturienne.

Tant qu'il a été en activité, Alfredo Menéndez, ancien garde du parc national de Covadonga (devenu parc des Picos de Europa), a toujours été en conflit dans le cadre de son travail avec l'organisme pour lequel il travaillait. A tort ou à raison, cela ne nous regarde pas. A présent, il s'escrime à vouloir ce qui ne s'était jamais produit : que les loups agissent à leur guise dans notre espace protégé, qu'ils tuent un jour quelques têtes de petit bétail (chèvres et brebis), d'autres le jour suivant, et s'en prennent aujourd'hui au gros bétail (veaux et poulains), animaux qui sont le gagne-pain principal des habitants de la région.

Où se situe l'équilibre que recherche ce type d'organisations ? Qui mieux que les bergers peut maintenir l'équilibre que ces gens « disent défendre », alors que ces activités traditionnelles ont des siècles d'histoire derrière elles ? Sur un point, je suis d'accord, l'équilibre s'est perdu ... aujourd'hui la balance penche en faveur des bêtes nuisibles. Le berger et ses troupeaux sont devenus gens de condition inférieure. Le loup tue ce dont il a envie, le berger lui n'a qu'à élever son bétail, l'alimenter, et le mettre à sa disposition. Arrive ensuite le problème du montant des indemnités, non pas mieux vaut tard que jamais, mais mal et jamais ! Parce que ce n'est pas cela que recherche le berger : pour lui, la bête perdue ce n'est pas simplement la valeur que lui fixe le taux d'indemnisation. Elle a une valeur potentielle, une valeur ajoutée, celle d'un animal élevé dans un habitat précis, à l'intérieur d'un troupeau précis, dans le but de mettre bas à nouveau dans ce lieu et dans ce troupeau : quelque chose d'irremplaçable, et surtout pas par une poignée d'euros qui « ni ne mettent bas ni ne saillissent ».

S'il vous plaît, ne sortons pas le problème de son contexte. Dans son ardeur à « se placer au dessus des dirigeants de son ancienne entreprise », ne laissons pas cet individu mettre les gens qui exercent cette profession millénaire qu'est le pastoralisme, dans une situation où le fruit de leur travail c'est le loup qui « le bouffe » /*que se « zampa » el lobo*/.

S'il y en a qui savent prendre soin de la nature, ce ne sont pas « les écologistes des villes » mais bien « les bergers des estives », en charge de cette fonction depuis des centaines si ce n'est des milliers d'années.

Ne restons pas dans l'expectative en train de regarder la réalité filer sous notre nez sans rien faire, prenons des décisions qui garantissent au moins dans une certaine mesure l'avenir du berger, des troupeaux, de nos fils. Conservons le pastoralisme, récupérons cet équilibre. Contrôlons les populations de loups sur notre habitat, parce que s'il en a déjà fini avec les chèvres, avec les brebis, avec le *Gamonedo del puerto* /fromage mixte typique, fabriqué jusqu'à présent en estive avec le lait des vaches, chèvres et brebis/, à présent il met en péril la dernière espèce qui permet à l'éleveur de subsister : ses vaches.

José Antonio García Álvarez (régisseur des estives de la montagne de Covadonga)

[Retour](#)